

PASCALE WILHELMY

Ces mains  
sont faites  
pour  
aimer

PASCALE WILHELMY

Ces mains  
sont faites  
pour  
aimer

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

## CHAPITRE 1

*Trouver une religion.*

*Me mettre à la boxe.*

*Lui faire éclater le nez.*

Le premier jour de mars était vierge. Intouché. Il n'y avait ni réunion, ni projet. Une journée blanche, sans horizon. La page est maculée maintenant. Je n'ai pas emprunté mon écriture appliquée. Celle des cartes de souhaits ou des rares mots intimes. Celle que j'ai désappri- prise. Les traits sont résolus. Le mois sera chargé. J'ai deux ou trois braises à étouffer. Des feux à éteindre. Et je ne suis plus une enfant.



— J'ai un nouvel amoureux!

Les conversations se suspendent. Ma déclaration a saisi. Le silence, provoqué par la surprise, est brisé par mon père. Il lâche son classique « Pauvre homme! ». La tablée applaudit. Ce n'est pas dans les habitudes de la famille. Au fil des années, lorsque je confesse un nouveau prétendant, personne n'arrive à feindre l'enthousiasme. D'amours vagabondes en chutes cruelles, je les vois désespérer. C'est autre chose en ce jour de fête. Ils y trouvent un peu de lumière. La fin de leurs inquiétudes. Il faut dire que depuis le suicide de Laurent, l'homme qui m'aimait et me protégeait, les bonnes nouvelles sont rares.

Je n'ai pas de soupirant, seulement un amant, un début de foi et l'envie d'être aimée. Que l'on veille sur moi. Il y a quelques heures, un homme que je ne connaissais que de chair a doucement baisé mes blessures. Ces marques sur ma peau qui ne s'estompent pas. Ces empreintes brunâtres qui me rappellent, chaque jour, la gravité du geste, ma détresse. Il les a tendrement saluées pour me faire comprendre, en silence, qu'il devinait. Ne me jugeait pas. Mais il n'est pas mon amoureux. Pas encore.

Sur ce quart de vérité, on lève nos verres. À la vie, à l'an nouveau. Personne ne me souhaite un élu qui ne se pende pas. Le premier jour d'une année est fait d'espoir. On efface

les brûlures du passé. On souffle sur les flammes. On effleure du bout des lèvres les coupures qu'une femme s'est infligées. Elle cherchait à se sentir vivante.

— Je te souhaite tout l'amour que tu veux, mais dans ton lit.

C'est lâché. En cognant mon verre, Marion n'a pu résister.

C'est plus fort qu'eux. Les enfants répriment vaguement ce penchant à nous trahir. À nous dénoncer. « Surtout, ne dis pas à papa que je t'ai oubliée à la halte scolaire. Il va s'inquiéter tous les jours. » Le lendemain, je recevais un coup de téléphone, tourmenté, bien sûr. J'expliquais et je rassurais. Juste une fine déloyauté. Une vérité lancée sans innocence. J'ai en tête plusieurs de ces infidélités, candides, venues de la bouche d'une petite au regard angélique. Maintenant, ma fille est adulte. Et elle ne peut réprimer ce réflexe. Plus fort qu'elle et que tous ces enfants qui nous aiment. Imparfaitement. Je la regarde, indulgente.

— L'année sera belle. J'en ai fait la promesse.

— Je n'en doute pas.

Sous les cris faussement scandalisés de tous, elle raconte que son frère et elle, ainsi que deux amis, m'ont surprise nue avec mon amant. Il y a quelques heures à peine. J'étais sur cette table faite par Laurent. D'autres mains, habiles à leur façon, me faisaient croire que le ciel se touche, même d'ici. C'est Julien, l'homme que je souhaite aimer, qui m'y amenait.

Ils jurent qu'ils ont frappé avant d'entrer. Que je devais faire trop de bruit, crier de plaisir. Ils étaient déjà dans le couloir lorsque je les ai entendus. J'ai hurlé. Qu'ils n'avancent pas d'un pas. Qu'ils s'arrêtent. Qu'ils ne bougent pas. Ils se sont précipités, inquiets, vers la cuisine. Nous étions à peine sortis de l'abandon. Marion a lancé un « Dégueulasse » bien senti. Antoine s'est indigné : « On mange sur cette table ! »

Ses deux amis, témoins gênants de la scène, ont rigolé. Ils avaient bu, et, surtout, je ne suis pas leur mère.

J'ai rajusté mes vêtements, essuyé mes yeux. J'ai passé la main sur ma bouche dans ce réflexe bête de vouloir la purifier. La délivrer de je ne sais quelle saleté. Une fois décente, j'ai fait les présentations. Julien leur était inconnu. Je les ai embrassés en leur souhaitant la bonne année. Il n'y aurait rien, cette nuit, demain et dans les jours à venir, pour briser ma promesse. Celle que je venais de faire, en touchant le bois. L'année serait belle. Qu'on me surprenne ou non, nue, haletante, pleurant sur une table, à faire l'amour.

Julien est parti, un peu ébranlé. « À bientôt », a-t-il dit avant de faire demi-tour, de remonter quelques marches et d'ajouter, avec un baiser sur mon front : « Bonne année, Julia. »

J'ai salué les miens et je me suis couchée, sans me doucher ni même enlever ma robe. Dans une chambre qui n'appartenait qu'à moi. Je m'en suis réjouie.

Tandis que mon amant me prenait, mes joues caressaient le bois de Laurent. La culpabilité n'avait pas tué le plaisir. Je n'avais pas sombré. Je ne m'étais pas enfuie.



Je les observe. Nous partageons bien peu, sinon les repas des fêtes et le même sang. Nous sommes unis. Et de parfaits étrangers. Personne ne peut deviner les secrets des uns. Imaginer les nuits des autres.

Le tableau est surprenant. Physiquement, je ne ressemble à aucun d'eux. Pas le moindre trait. Seulement une manière de parler que j'ai développée inconsciemment. Pour pallier ce bagage génétique trop léger.

Je pense à la voisine de mon enfance. Insouciante, elle gloussait en demandant à ma mère si je n'étais pas la fille du laitier ou du facteur. Nous étions loin de l'époque des jeunes que l'on protège. Les adultes sous-estimaient l'imagination, si fertile, des petits.

Je ne connaissais pas de laitier. Et le facteur, pourquoi aurait-il été mon père ? C'est vrai qu'il avait la peau foncée, un peu trop, comme la mienne. Et comme moi, des cheveux noirs. Je les détestais. Je rêvais d'être blonde.

À cinq ans, je l'avais espéré plus que tout. C'était à l'approche de Noël. Je faisais mes premières armes dans un monde inconnu : la maternelle. Il y avait trois mois déjà que j'y étais. Nous devons présenter une petite pièce de théâtre, inspirée de la nativité. Il y aurait Jésus, Joseph,

Marie, les Rois mages et les bergers. Des anges aussi. Lorsque était venu le temps de choisir la douce Marie, l'institutrice avait demandé qui souhaiterait l'incarner.

Pour la première fois depuis mon arrivée en classe, j'avais osé lever la main. J'écrasais ma timidité démesurée. Elle m'avait à peine regardée. Elle n'en avait que pour trois petites blondes aux cheveux bouclés, à la peau blanche. Elles allaient se disputer le grand rôle. J'étais écartée. Pas même finaliste.

Quelques jours plus tard, j'avais fini honteuse, avec toute la tristesse que peut porter secrètement une fillette, à quatre pattes. Devant les élèves des autres classes, devant les parents. On m'avait confié le rôle qui me revenait. Celui de l'âne. On m'avait épargné le bœuf. J'ai porté les séquelles de cette première apparition publique pendant des années. Je refusais tous les rôles. Même ceux de figurante, qu'on me proposait charitablement. Le temps n'a rien adouci. Aujourd'hui encore, je n'arrive pas à pardonner à ce professeur. Et parfois, lorsque je suis à quatre pattes, dans l'attente d'un homme, je ressens la même souillure. La même colère secrète.

Pour le facteur, je craignais qu'un jour, en venant livrer le courrier, il me prenne par la main. Qu'il m'entraîne vers mon nouveau foyer. Moi qui aimais l'attendre, sagement assise sur le balcon, qui recevais fièrement, comme autant de trésors, les lettres destinées aux plus grands, j'ai cessé de l'espérer.





Autour du repas et des conversations divisées et bruyantes, j'en ai subitement assez de ce jour de l'An qui arrive trop vite après Noël. On s'est tout dit il y a une semaine. Pour le nouveau, j'ai fait ma part. Je viens de mentir que j'ai un amoureux. Je n'ai plus rien à inventer, ni à raconter. Et nous sommes tous fatigués.

Je cale mon verre. J'ai soif des étreintes sauvages de Julien. Dont je ne connais rien. Avec qui, je le sais maintenant, je peux échanger quelques mots. Pas seulement jeter mes vêtements et dire merci, en disparaissant.

En mentant à peine, je quitte la table. Je dois marcher. L'air froid me fera du bien. Je trouve le bon prétexte. À la limite de l'impolitesse. Une seule personne peut renoncer à l'abondance du repas avec une excuse crédible. Il est impossible aux autres de m'imiter. Un mouvement de troupe, une désertion massive seraient mal vus. Je suis implacable de vitesse dans ces circonstances. Je jauge parfaitement les espaces, les marges, pour m'éclipser sans faire de dégâts. Un soir seulement, il y a longtemps, j'ai raté ma sortie. J'y repense souvent, malgré la distance.

J'enfile mes bottes, mon foulard et mon manteau. Je ferme la porte sur une maison animée. Je me sens inadéquate. Ingrate. Combien d'esseulés rêvent, aujourd'hui, d'un repas avec une famille aimante et bienveillante ? À Noël, les retrouvailles après mes mois de grande noirceur,

j'avais compris. Chacun d'entre eux était essentiel à mon bien-être. Et là, plutôt que de m'intéresser à leurs histoires – eux qui s'en étaient fait pour la mienne –, je fuis.

De Laurent et nos sept mois d'amour parfait, je pensais m'être sevrée, affranchie. Je ne le suis pas. J'ai besoin d'un homme dans ma vie. Qu'importe ses qualités ou ses défauts. Qu'il me traite bien ou avec indifférence. À l'abri des miens, loin des oreilles curieuses ou attentionnées, j'éprouve l'urgence de parler à Julien. Nous devons faire l'amour ce soir. Demain, au plus tard. Quand il le voudra. Je suis disponible. Je pourrais venir me poster devant chez lui, nue sous mon épais manteau. Il n'aurait qu'à me prévenir, je m'offrirais dans la seconde. Prête à lui appartenir.

Je sors mon cellulaire du fond de ma poche. De mes mains gantées, maladroitement, je tente de le joindre. En vain. J'ignore le message de la boîte vocale et ma déception passagère. Je marche en me souvenant de ma promesse. L'année sera belle. Je touche six ou sept arbres sur mon passage. Je me retiens. Je toucherais le bois encore. Il me porte chance. Puis je me raisonne. Mon amant n'est pas à ma disposition. Mes tentations, je dois les contrôler. Je rappelle. J'ai trouvé quelques mots.

— Bonne année! On peut se voir... quand tu veux.  
Il n'y a rien à ajouter.



Je rejoins les miens. Ma mère m'embrasse les joues, bien rouges. Nous en sommes au traditionnel tour de table. Celui qui impose le calme. Qui permet d'écouter ce que les plus timides ont à dire. De se remémorer les bonheurs d'hier. Par respect pour mon deuil, la question avait été évitée l'an dernier. Elle était attendue.

— Alors, quel a été votre plus beau moment de l'année ?

Tous sont prêts. Une victoire au hockey pour l'un, un diplôme pour l'autre. Pour mon frère, le premier soir à dormir dans son chalet tout en bois. Je connais bien l'émotion. Je l'ai vécue avec Laurent. C'était avant qu'il ne se pendre dans son atelier. J'aimais le parfum qui y flottait. Dès les premiers pas, on était enveloppé par l'odeur des copeaux et de la sciure.

Je ne flanche pas. J'écarte les souvenirs. Je m'accroche solidement à ma promesse. Mes parents prennent le relais avec cette poésie du quotidien qu'ils ont fréquentée toute leur vie. Qu'ils nous ont transmise. Que j'oublie. Ma mère raconte le merle venu se poser à ses côtés tandis qu'elle jardinait. C'était au printemps, l'oiseau l'a adoptée. Pendant des jours, il la suivait de plant en plant. Elle remuait la terre, il mangeait les vers. Mon père évoque les premières tomates, qu'il n'espérait plus. Et le plaisir de nous voir réunis, tous ensemble, à Noël. C'est sa façon, pleine de pudeur, de me dire qu'il s'en était fait pour moi. Qu'il est heureux d'accueillir sa famille, comme avant. Soudée malgré ses contrastes.

Antoine, Marion et moi partageons le même doux souvenir. Celui sur le pont du voilier loué aux Antilles. Nous regardions ensemble les étoiles. Cette nuit-là, ils me savaient mieux. Enfin.

Nous sommes les premiers à quitter la fête. J'ai un coup de fil urgent à donner. Je ne me corrigerai jamais.



*« Trouver une religion.  
Me mettre à la boxe.  
Lui faire éclater le nez. »*

Le premier jour de mars était vierge. Intouché. Il n'y avait ni réunion, ni projet. Une journée blanche, sans horizon. La page est maculée maintenant. Je n'ai pas emprunté mon écriture appliquée. Celle des cartes de souhaits ou des rares mots intimes. Celle que j'ai désapprise. Les traits sont résolus. Le mois sera chargé. J'ai deux ou trois braises à étouffer. Des feux à éteindre. Et je ne suis plus une enfant. »



L'année sera belle. Julia en a fait la promesse.  
Malgré sa peine.  
Malgré la rage qu'elle porte.  
Avec une écriture sensible et dépouillée,  
Pascale Wilhelmy trace la quête d'une femme  
qui veut faire la paix avec son passé.  
À tout prix.  
Par tous les moyens.



*Pascale Wilhelmy est bien présente dans le paysage culturel québécois depuis de nombreuses années, à la télévision et à la radio. Elle se consacre à plusieurs projets, dont l'écriture d'un troisième roman.*